

Brèves littéraires

Brèves

Les cimetières

Danielle Panneton

Number 64, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Panneton, D. (2003). Les cimetières. *Brèves littéraires*, (64), 107–111.

DANIÈLE PANNETON

Les cimetières

à Nadine

Il y en a des dizaines le long de la route. Cachés dans la campagne, ouverts sur le fleuve, à l'orée d'un petit bois ou bien campés entre l'église et l'école d'un village. ils sont si vivants les cimetières. J'aime laisser parler les morts, ils me reposent des vivants.

Toi, le nouveau-né, emporté par la grippe espagnole, joues-tu au ballon avec tes os ?

Toi, qu'on appelait craintivement « monsieur » et qui en menait large dans la paroisse, donnes-tu encore des ordres sous ton mausolée pompeux ?

Toi, la plus pauvre du rang, qui a élevé tes enfants seule, trouves-tu quelques pièces d'argent sous ces pots de géraniums ?

Et vous, le vieux couple d'amoureux qui aimiez chanter dans les veillées, caressez-vous votre chat en votre repos éternel ?

Et tous ils me répondent : « Oui ». C'est un oui facile et serein, loin de l'agitation des vivants.

Je marche dans les allées bien rangées de ce jardin endormi. Les pierres tombales chuchotent des noms anciens, des dates révolues. Le temps, ici, est maître

de tout. il grignote patiemment les traces de la mémoire que les mortels s'activent à préserver jusqu'à ce qu'ils abandonnent, fatigués. Tant de vies sous le silence des pierres et de la terre. Tant de souhaits gravés dans le granit et les croix de fer : « Qu'ils reposent en paix... À ma bien-aimée... Que Dieu bénisse... ». Tant d'espoirs donnés aux trépassés et si peu à nous, les vivants. Une corneille se déploie dans les branches d'un grand pin. Je marche jusqu'au bout de ce monde bien clos, figé à jamais. Je me couche, au hasard, sur le marbre froid d'une tombe isolée. Je suis du doigt le nom d'une inconnue gravé dans la pierre silencieuse : ANITA VAUTOUR. Intriguée, je déchiffre l'éphémère de cette vie : Anita Vautour, morte à l'âge de 73 ans, épouse bien-aimée d'Arthur Leblanc qui l'a rejointe deux ans plus tard. Malgré moi, mes lèvres demandent : « Dis-moi, Anita, pourquoi le commerce des vivants est-il si difficile parfois ? Pourquoi le murmure des tombes est-il plus vivant que tous les néons criards des centres d'achats ? Pourquoi la nostalgie du paradis perdu est-elle plus tenace que l'envie de l'action à venir ? Dis-moi, Anita... »

Les morts sont imprévisibles, ils nous répondent parfois : « Pauv'fi'fille ! Arrête donc d'te plaindre ! Ç'a l'ventre plein pis ça crie famine... Ben oui, c'est moi, Anita ! Tasse-toi un peu que j'm'étende à côté d'toi. J'vas profiter un peu du soleil pendant qu'Arthur jase à l'aut'bouitt avec le gros Willy. Attention, ma p'tite fille ! Pas un mot, pas un geste, sinon j'disparais. C'toujours de même avec nous-aut'. Fais pas ton air étonné, tu l'sais ben, depuis l'temps qu'tu viens nous rendre visite. Fat que, reste étendue

là, fais semblant d’endormir comme un chat enroulé dans l’soleil, pis moi j’vas t’jaser... “Est belle ma pierre, hein ? Toute noire, toute lisse. On dirait un lac qui ouvre ses yeux sur un grand secret. C’est Arthur qui l’a choisie. Quand y est v’nu me r’joindre, j’y ai dit qu’y aurait pas pu mieux choisir. Y m’a répondu que c’tte pierre-là était comme mes grands yeux noirs pis qu’y avait envie d’s’e r’poser d’dans pour l’éternité... Cré Arthur ! Y a boulangé toute sa vie, dans’farine jusqu’au cou, mais au fond, c’t’un poète. J’peux ben être morte grosse ! Y faisait l’milleur pain à deux fesses d’la région. Pis j’tte parle pas d’ses beignets, d’ses tartes pis d’ses galettes... Si j’pouvais avoir faim, ici, j’en mangerais toute une barge ! Parc’que c’est ça que j’veux t’dire, ma p’tite fille. Ouvre ben grand tes oreilles de vivante. J’ai pus faim, jamais. J’ai pus soif. J’sens pus rien. J’t’ai menti tantôt. J’le sens pus l’soleil, j’le vois pus. Pis Arthur, y parle pas au gros Willy. On a pus d’yeux pour voir la lumière du jour, pus d’nez pour sentir les fraises pis l’air salin, pus d’oreilles pour entendre le vent d’in granges pis les chevaux s’a route pis surtout les voix si belles du voisinage, les criaillements des enfants, les placotages, les chicanes pis les rires de tout un chacun. Pus d’mains pour caresser, bardasser pis travailler. La vie, ‘a rentre par la peau, mais nous-aut’ on n’a pus. Oh, j’m plains pas ! J’ai eu mon temps pis j’en ai profité en masse. Mais ‘a m’m manque la vie ! Fat que, quand j’tte vois couchée sur mon souvenir, la falle basse, découragée... T’as les mains su’l’plus beau cadeau que l’bon Dieu nous a donné pis t’ouvres même pas la boîte ! Ça s’peut-tu ! J’tte chicane pas là, chus ben contente que tu penses à

nous-aut' pis que tu viennes nous voir. Mais... tu pleures, ma p'tite fille ?... Vas-y, gêne-toi pas. Ca va t'éclaircir les yeux pis l'cœur. J'ai consolé ben du monde de mon vivant, mais j'pensais pas que ça continuerait après ma mort. Si j'avais des bras, j'te bercerais ben au chaud sus mes seins, pis à grosseur qu'y avaient, laisse-moi t'dire que tu s'rais ben calée dans 'plumes d'ange. Pis après, j'te pousserais en dehors du nid, avec une p'tite tape s'es fesses, pis j'te dirais : Envoye, aie pas peur, lève-toi pis marche. Profite de tout, d'la peine pis d'la joie, de toi pis des aut' ! Vivre, c'est pas s'forcer, c'est vivre, c'est tout. Laisse-la couler, la vie, en d'dans d'toi pis en dehors. Une rivière, ça s'retient pas, sinon ça grossit tout croche pis tu finis par te noyer d'dans. Toi, ma p'tite fille, t'as encore du temps, t'as d'la vie plein la peau pis c'que tu peux, tu l'peux. Fat que, fais-le ! La vie, on la maquille souvent en face de Carême alors que tout c'qu'a veut, c'est éclater d'rire ! Si j't'ais partie après Arthur, j'aurais écrit en grosses lettres dorées sus not' pierre noire le mot « PLAISIR ». J'vas t'dire un secret, ma p'tite fille. Tout l'monde dans l'village, le docteur, le curé, même mon mari, y pensent tout que chus morte étouffée d'une grosse indigestion par un beau dimanche de Pâques qui s'donnait des airs d'été. Toute la parenté était v'nue fêter. C'est vrai qu'j'avais mangé ben plus que de raison, que j'avais chaud pis qu'j'avais l'ventre comme une peau d'tambour qui va éclater. Mais là, le gros Willy y a poussé une farce, la meilleure qu'j'avais jamais entendue pis, entre deux bouchées d'chocolat, j'me suis mis à rire, à rire ! J'me suis étouffée ben raide. Ch'tais rouge, pis bleue, pis violette. Pus d'air. Le

cœur parti à file épouvante jusqu'à c' qui s'arrête, d'un coup... Étonnée... J'étais une morte étonnée. J'pensais pas qu'on pouvait mourir de rire. Oui, ma p'tite fille, c'est du sérieux c'que j'te confie là : chus morte de rire ! Pis j'dis un grand merci pour ça."

Le soleil est oblique. La corneille, sa tête noire inclinée de côté, m'observe du haut du grand pin. Pas âme qui vive. Puis le silence se retire sur la pointe des pieds. Au loin, le grondement sourd d'un train, l'aboiement d'un chien. Un camion de livraison fait entendre le grincement de ses freins. Une mère impatiente crie : « Alain, le souper va refroidir ! ». La vie reprend son souffle. Je me lève avec elle. Je secoue mon corps engourdi. Je caresse de la main la voix muette d'Anita. Les feuilles mortes chantent sous mes pas. Devant la grille rouillée du cimetière, je jette un dernier regard à tous ces morts qui ne me voient pas. Un peu en retrait, une pierre noire et lisse vibre dans le couchant. Mes lèvres réconciliées murmurent : « Merci Anita ».

Apaisée, je m'avance à la rencontre des vivants.